

SE DETACHER DE LA CONSOMMATION : ENQUETE AUPRES DES OBJECTEURS DE CROISSANCE EN FRANCE

Eve CHIAPELLO ET Anne HURAND

In : *Consommer et protéger l'environnement - Opposition ou convergence ?*, Sandrine Barrey et Emmanuel Kessous (Eds), Paris : L'harmattan, la collection « Sciences, Humaines et Sociales », 2011

INTRODUCTION

Le mouvement se réclamant de la décroissance est relativement récent en France, mais les idées sur lesquelles il s'appuie, comme les pratiques qu'il promeut ont une histoire assez ancienne¹. Sa singularité par rapport aux autres mouvements de « consommateurs engagés » (Dubuisson-Quellier, 2009) est qu'il vise prioritairement une réduction de la consommation et pas seulement un détournement de celle-ci vers des produits plus éthiques. Au niveau des pratiques individuelles de consommation, celles-ci se rapprochent des recommandations du mouvement de la « simplicité volontaire » (Etzioni, 1998 ; Shaw et Newholm, 2002). La critique de l'excès de consommation, qui peut être faite pour des motifs moraux ou d'aliénation culturelle (Marcuse, 1968) est ici essentiellement ancrée dans une analyse des limites des ressources naturelles prodiguées par la planète. Une critique sociale s'ajoute à ce diagnostic : ceux qui surconsomment, c'est-à-dire les plus riches et les pays du Nord, privent les plus pauvres et les générations futures. L'ensemble est replacé dans une analyse globale du fonctionnement pervers de notre système économique orienté vers la « croissance » et associé à une critique farouche de l'extension à l'ensemble du monde de ce « développement » destructeur des sociétés et des écosystèmes et de toute façon insoutenable (Partant, 1982). Les tenants de la décroissance dénoncent d'ailleurs l'association même des mots « développement » et « durable » qui est pour eux un oxymoron. Le développement ne peut être durable, puisque la croissance mène à la perte de l'humanité.

Nous avons voulu dans cette recherche aller au devant de ceux qui tendent à se nommer eux-mêmes des « objecteurs de croissance » afin de mieux comprendre qui ils sont, comment ils vivent et quels furent leurs parcours. Cet article prend appui sur 26

¹ Le terme est notamment utilisé par le réseau des objecteurs de croissance pour l'après-développement (<http://www.apres-developpement.org>) ou par le mensuel des objecteurs de croissance (<http://www.ladecroissance.net>).

récits de vie d'objecteurs de croissance vivant aujourd'hui dans de grandes villes de France (21 vivent à Paris, Lyon ou Toulouse et 5 dans leur proche banlieue). Il nous semblait plus intéressant d'étudier les modes de vie décroissants dans des contextes limitant l'autoproduction de l'alimentation, plutôt que recourant à des formes de retour à la terre. Notre intérêt pour les décroissants était porté par l'idée qu'ils sont peut-être annonceurs de changements sociaux profonds qu'ils expérimentent. Il nous importait donc de choisir des urbains dont les modes de vie caractérisent la plus grande partie de la population mondiale et nécessitent d'être consolidés d'un strict point de vue écologique. La préservation de la nature et de sa biodiversité semblent en effet passer par une réorganisation de la ville plutôt que par une ruralisation.

Les interviewés ont été majoritairement recrutés par l'intermédiaire d'un courriel envoyé sur des listes de diffusion se revendiquant de la décroissance (Listes décroissance Paris, Toulouse et Lyon). Nous recherchions, selon les termes de notre courriel, le témoignage de « personnes qui vivent la décroissance au quotidien pour échanger sur leur démarche, leur engagement, leurs difficultés au quotidien... ». Il s'agit donc de personnes (16 hommes et 10 femmes) s'étant reconnues dans cette définition et ayant une pratique d'Internet suffisante pour être abonnées à des listes de diffusion. Ce sont des personnes plutôt jeunes (10 ont entre 23 et 29 ans, 5 entre 30 et 39 ans, 7 entre 40 et 49 ans, 4 plus de 50 ans) et, sauf exception, de niveau culturel assez élevé (enseignants, ingénieurs, médecins, journalistes, étudiants...). Nous n'avons rencontré aucune des grandes figures du mouvement. Nos interviewés sont ce que l'on pourrait appeler des pratiquants de base. Les entretiens cherchaient à enrichir notre connaissance des décroissants sur trois dimensions.

La première, qui s'appuie plus explicitement sur la méthode des récits de vie (Bertaux, 2005), est celle des parcours d'engagement de ces personnes et des éléments qu'elles jugent importants pour en rendre compte. Nous avons ainsi prêté attention d'une part à leur socialisation familiale (notamment style de vie de l'enfance, militantisme des parents), d'autre part aux récits de bifurcation ou de prise de conscience afin d'essayer d'identifier des éléments récurrents et des parcours-types.

La deuxième dimension porte sur leurs pratiques de consommation dans différents domaines (alimentaire, vêtement, mobilier, logement, transport, vacances, produits bancaires, consommations d'énergie, technologies de la communication). Nous cherchions à établir un profil de pratiques commun à nos interviewés, ainsi qu'un parcours-type de progression dans la réduction de leur impact écologique.

La troisième dimension concerne l'insertion de ces consommations dans un ensemble plus large de pratiques et de prises de position. Vivent-ils cet engagement au travers de la vie quotidienne (Dobré, 2002), ou au cours d'activités militantes plus collectives, le terme de décroissance supposant une critique générale du système ? Ces pratiques impliquent-elles un rapport au travail particulier, comme le suggère le projet de la décroissance, devant permettre de cesser de « perdre sa vie à la gagner » selon l'expression de Mai 1968, toujours d'actualité dans ce milieu militant ? Il s'agit ici de

ressaisir les formes de mise en cohérence de leur vie dans ses différentes dimensions et non uniquement celle de la consommation.

Après avoir évoqué le rapport qu'entretiennent nos interviewés avec le concept de décroissance, nous essayerons de comprendre leurs parcours d'engagement dans ce mouvement. Nous évoquerons ensuite leurs pratiques de consommation puis la façon dont celles-ci s'articulent à un projet plus global de transformation de leur vie.

LE RAPPORT AU CONCEPT DE DECROISSANCE

Le terme de décroissance est difficile à appréhender. Son intérêt est qu'il met en cause très directement les modalités et le projet de la croissance économique. En revanche, ses tenants sont souvent confrontés à des personnes qui les accusent de vouloir la récession économique et son cortège de destruction d'emplois, si bien qu'ils doivent sans arrêt s'expliquer. Comme l'indique l'un de ses principaux propagateurs, « en toute rigueur, il conviendrait de parler « d'a-croissance » comme on parle « d'athéisme », plutôt que de « dé-croissance » (...) la décroissance est seulement une bannière derrière laquelle se regroupent ceux qui ont procédé à une critique radicale du développement et qui veulent dessiner les contours d'un projet alternatif pour une politique de l'après-développement » (Latouche, 2006, p. 17). Par ailleurs, il faut rassurer : il ne s'agit que d'une décroissance matérielle, sachant que la réduction de la consommation de biens permet de dégager du temps pour construire plus de liens, retrouver le sens de la solidarité, et, *in fine*, une vie qui a plus de sens. C'est ainsi que dans les écrits on trouve souvent le mot décroissance accompagné d'un adjectif : « décroissance soutenable », « décroissance douce », « décroissance équitable », « décroissance conviviale », etc.

Il est possible de retrouver cette difficulté à se revendiquer de la décroissance chez nos interviewés. « *C'est vrai que pour une personne c'est un peu péjoratif, c'est pour ça moi je n'aime pas trop quand on dit que je suis décroissante.* » (Fabienne). Quant aux réponses données à notre question « *Ce serait quoi ta définition de la décroissance ?* », elles variaient, mais toutes pointaient vers le quotidien plutôt que vers une critique globale du système : c'est « *vivre différemment* » (Aline), c'est « *s'approprier sa vie* » (Zacharie), c'est « *Prendre les chemins de traverse, plutôt que les autoroutes... Parce que c'est les autoroutes qui t'amènent à Carrefour, alors que pour aller chez les paysans, il faut prendre les chemins de traverse !* » (Urbain).

Ces réponses qui évoquent le quotidien nous rapprochent de la simplicité volontaire² laquelle est d'ailleurs constamment associée à l'idée de décroissance dans

² Le Réseau Québécois pour la Simplicité Volontaire (<http://simplicitevolontaire.info>) rappelle la définition de l'Office de la langue française du Québec qui définit la simplicité volontaire, depuis 2002, comme un « mode de vie consistant à réduire sa consommation de biens en vue de mener une vie davantage centrée sur des valeurs essentielles ». Nous y apprenons aussi que « Si certains font remonter l'origine de ce mouvement à certains philosophes grecs de l'Antiquité ou à l'écrivain et militant américain Henry David Thoreau au 19e siècle, l'expression "*voluntary simplicity*" a été créée en Inde en 1936 par Richard Gregg, un Américain disciple de Gandhi, dans un texte intitulé "*The Value of Voluntary Simplicity*". Ignorée pendant plus de 40 ans, l'expression sera redécouverte par deux chercheurs américains, Arnold Mitchell et Duane Elgin en 1977, puis

les écrits et les blogs. Néanmoins, nos interviewés n'assimilent pas les deux notions. La décroissance vise une transformation du système et pas seulement des changements au niveau individuel. « *C'est toujours le débat sur la simplicité volontaire et la décroissance hein ! La simplicité volontaire c'est la démarche individuelle, décroissance c'est la démarche collective. La simplicité ça peut conduire effectivement à acheter bio plutôt que local, ça peut conduire à dire "je vais construire ma maison à la campagne plutôt que de réfléchir à comment on va vivre ensemble en ville". (...) j'ai une copine qui fait le test [d'empreinte écologique] en mettant tout à zéro : je consomme 0 kwh, j'ai pas de voiture, je ne voyage pas, je ne fais rien. Elle arrive en bas : 1,2 planète ! Elle dit "c'est pas possible : je suis à 1,2 planète alors que je ne consomme rien !" Alors elle finit par appeler – c'était sur le site du WWF – et elle leur demande pourquoi (...). Alors ils lui ont dit "parce que la collectivité travaille pour la construction des autoroutes, des aéroports"... on est déjà là à une base de 1,2. Donc le problème, c'est qu'on peut changer tout ce qu'on veut nous-mêmes, si on ne change pas le collectif, ben on ne rétablira pas l'équilibre ! » (Xavier)*

Les pratiques quotidiennes de simplicité volontaire sont donc indissociables pour les objecteurs de croissance d'un projet de transformation globale de la société. Nous étudions maintenant comment les personnes interrogées s'y sont engagées.

LES PARCOURS D'ENGAGEMENT

Il est possible de distinguer, au travers du récit rationalisé qui nous était fait, deux groupes de personnes se rattachant à deux idéaux-types. Certaines personnes ont évoqué des épisodes de « prise de conscience » les conduisant à un changement progressif de mode de vie, mais nous en avons rencontré d'autres qui affirmaient avoir toujours vécu ainsi. Dans les deux cas, la socialisation familiale semble avoir souvent joué un rôle déterminant.

Le premier groupe que nous appellerons les *éternels* pense avoir toujours vécu les idées de la décroissance au quotidien, même sans le savoir, et déclarent ne pas avoir eu de prise de conscience. Ils n'ont jamais été attirés par l'accumulation de biens matériels, ont toujours eu des habitudes de consommation qu'ils qualifient aujourd'hui de « décroissantes ». Souvent ils ont même découvert assez tardivement qu'ils étaient « décroissants » : « *La décroissance... c'est un mouvement qui est apparu et qui correspondait à une réalité que je vivais déjà.* ».(Julie). Les *éternels* évoquent souvent – mais pas toujours – le rôle de leur enfance, comme Hélène qui a été marquée par sa vie à la campagne dans une famille nombreuse : « *les enfants travaillaient au jardin ; on faisait tout à la maison, et ça ne m'a jamais pesé !* » (Hélène). Xavier évoque également le rôle de sa famille, et notamment celui de son père, militant au PSU puis dans une revue écologique. Il expliquera plus avant dans l'entretien que ses grands

popularisée aux États-Unis par le livre de Duane Elgin, "*Voluntary Simplicity, Toward a way of life outwardly simple and inwardly rich*", publié en 1981. »

parents étaient paysans, les derniers paysans du village à utiliser la traction animale, et que durant son enfance il passait trois mois par an à aider aux champs. D'autres adultes ont également pu servir de référence à l'enfant, comme pour Patrick qui a « *une famille un peu lointaine à la campagne* », composé de gens « *assez alternatifs* », une tante « *assez écolo* », et un oncle « *plutôt anar*' ».

Le second groupe, les *convertis*, évoque à l'inverse une prise de conscience qui a modifié leur vie et leur pensée de façon importante. Des termes tels que « bifurquer » ou « décrocher » apparaissent dans leurs propos: « *voilà progressivement (...) j'ai décroché quoi ! J'ai décroché de l'idéologie dominante dans laquelle je vivais jusque là tranquillement sans me poser de questions. Et je dirais même à un moment donné j'ai eu le sentiment d'entrer en résistance. (...) C'est-à-dire je me suis retrouvé vraiment (..) en lutte idéologique (...) contre ma propre société d'accueil.* » (William). Ils prennent tous de la distance par rapport à leur vie antérieure. « *Aujourd'hui avec 10 ans de recul je suis sidéré par l'aveuglement que j'avais.* » (Thomas). La conversion que nous mettons en avant dans la labellisation de ce groupe suppose un basculement complet d'univers, impliquant l'abandon des croyances antérieures et de nouvelles convictions. Le processus peut être décrit comme brutal : « *Vous avez vu le film Matrix ? C'est l'histoire de quelqu'un qui se rend compte tout à coup que tout ce qu'il a cru jusque-là était faux (...) Jusqu'au moment où on a pris la petite pilule jaune, tout était un rêve* » (Sylvain). Le plus souvent, le changement de trajectoire est progressif, impliquant même parfois une résistance. Lorsqu'il parle de sa rencontre avec le livre de François Partant « La fin du développement » et l'association La Ligne d'Horizon³, Quentin relate ainsi ses doutes : « *Alors je me suis dis "mais quand même ils y vont forts !" Et je me suis dis "Je laisse ça de côté, je ne vais pas me faire endoctriner par une secte, enfin par un groupe... extrémiste" (...) Je caricature peut-être un peu mais c'était mon sentiment.* » (Quentin).

Ces épisodes de prise de conscience ont permis parfois de renouer avec des éléments de socialisation familiale antérieure si bien que malgré une façon très différente de raconter leur histoire, certains *convertis* ressemblent à des *éternels* un moment égarés. Ainsi Daphné, fille d'un couple ayant opéré un retour à la terre dans les années 1970, se rappelle avoir connu une période « hyper matérialiste » lorsqu'elle était étudiante en ville. Rémy quant à lui se rappelle que ses parents l'ont emmené très jeune au premier Marjolaine⁴ (« *Là c'était tous les baba cools qui descendaient de l'Ardèche qui venaient vendre leurs produits* ») mais ce n'est qu'après avoir rencontré sa femme qu'il s'est engagé dans une recherche de simplicité volontaire.

Malgré les continuités que nos interviewés retrouvent dans leur vie les ayant préparés à cette rupture, leur choix n'est pas forcément compris par leur entourage

³ Cette association est celle des « amis de François Partant » et porte d'ailleurs le nom de l'un de ses livres. Elle a pour but de faire connaître et de poursuivre la réflexion de celui-ci, en organisant des colloques et événements.

⁴ Le salon Marjolaine, du nom d'une plante aromatique, est créé en 1976 pour donner des débouchés à de petits producteurs bio à une époque où les circuits de distribution du bio n'existent quasiment pas. Marjolaine est aussi un lieu de rencontres et de débats. Il existe toujours aujourd'hui.

familial. Ainsi, certains *convertis* retiennent l'engagement politique de leurs parents comme source d'inspiration, alors même que le choix de la décroissance n'est pas partagé. C'est le cas de Louis: « *je suis plutôt issu d'une famille communiste. (...) Je leur ai parlé de la décroissance, au début forcément ça fait un peu peur la décroissance (...) ils m'ont dit de me méfier!* ». Parfois, ce choix est un déchirement pour les parents comme dans le cas d'Urbain : « *Là les premiers soubresauts sont venus de ma famille, de ma maman surtout, qui ne comprenait plus en fait... Elle s'est dit "voilà j'ai travaillé dur, j'ai payé des études à mon fils, et puis... il avait un bon travail, il a été quelqu'un d'important sur Lyon, il avait son nom dans les magazines" Et là je veux plus travailler... pour elle je veux plus travailler. Pour elle c'était ATTAC qui m'avait tourné la tête, ATTAC était une secte !* ».

Les éléments ayant provoqué ou accentué la prise de conscience et les changements dans le mode de vie des *convertis* ou qui ont accompagné le cheminement des *éternels* dans la décroissance sont divers. Les rencontres sont souvent importantes. Pour Barbara, un moment déterminant a été celui de sa découverte via sa colocataire du groupe « Décroissance » de sa ville. Pour Valentin, c'est une collègue de bureau qui faisait partie d'une coopérative bio qui a joué ce rôle : « *et puis, (...) ça c'est un peu emballé parce que le milieu est petit et du coup j'ai rencontré un peu tous les gens (...) qui étaient dans le milieu décroissant.* ». Pour Louis, ce sont ces loisirs qui furent le point d'entrée dans la décroissance : « *j'ai fait des connaissances à Vélocampus, notamment avec [un salarié]. C'est lui qui m'a fait connaître la décroissance.* »

Certaines lectures étayent et renforcent ces rencontres⁵ mais leurs connaissances sur le sujet proviennent davantage des rencontres effectuées que des livres qu'ils lisent. La plupart n'ont abordé ces questions qu'à notre demande. Les revues et les journaux sont les lectures les plus souvent citées. Après « La Décroissance » et « Le Canard Enchaîné », « Politis », « Silence », « Charlie Hebdo », « le Monde Diplomatique », « l'Écologiste » ou « Le plan B » sont mentionnés ainsi que des sites Internet d'information comme « Rue 89 » ou « Acrimed ». Des revues plus spécialisées, par exemple, « La maison écolo », « Alternative Santé », « Passerelle Eco » ou « La Garance Voyageuse » ont également été évoquées. Les personnes rencontrées lisent aussi les revues des associations dont elles font partie. Quelques films sont cités, parfois plus spontanément que les lectures, comme « L'An 01 » et « Attention danger travail ». « Volem rien foutre al pais » est mentionné plusieurs fois ainsi que « Carnets de voyage », « Into the wild » ou « Le grand Silence ». Des documentaires sur l'alimentation et les OGM (« Le monde selon Monsanto », « We feed the world », « Notre pain quotidien », « Les pirates du vivant ») ont marqué les esprits de plusieurs personnes. Enfin est évoqué plusieurs fois le documentaire « Décroissance et simplicité volontaire ». Ces différents supports qui peuvent sembler éclectiques au

⁵ Parmi les auteurs d'ouvrages cités à notre demande Pierre Rabhi arrive en tête, suivi de François Partant, Serge Latouche et Nicolas Georgescu Roegen. Jean Marc Jancovici ou Yves Cochet sont également lus. Paul Aries est cité, mais moins fréquemment.

premier abord reflètent la spécificité de l'imaginaire des objecteurs de croissance qui associe critique sociale (Le monde diplomatique, Politis, films sur le travail) et critique écologique (Silence, L'écologiste) dans une remise en cause d'un système de production de masse destructeur de la nature et des sociétés, au seul profit des multinationales (« Le Monde selon Monsanto », « We feed the world »). « Into the wild » ou « l'An 01 » qui relatent des tentatives pour se dépouiller de tous les artifices de la société de consommation illustrent la recherche d'alternatives.

Les lectures apparaissent au mieux comme des événements accélérateurs de la prise de conscience et non comme des déclencheurs à proprement parler. Elles permettent de nourrir la réflexion, mais elles sont rarement considérées par les *convertis* comme l'élément décisif. Urbain fait exception, en citant comme élément décisif la lecture du journal *Silence* : « *quand j'ai vu le nombre d'adresses qu'il y avait à l'intérieur, parce qu'ils expliquaient des choses et à chaque fois, ils disaient : "si vous voulez en savoir plus, contactez telle assoc', telle ONG, telle nana". J'ai trouvé ça hyper constructif ! Alors que d'habitude (...) on est juste consommateur d'information et pas acteur. (...) pour une fois une revue me permettait d'être lecteur et acteur. Et du coup, (...) j'ai acheté, quelques numéros comme ça, petit à petit, et puis j'ai commencé à m'abonner* » (Urbain).

Il peut arriver également que les personnes réagissent à des événements personnels qui les affectent (comme le chômage pour l'un de nos interviewés) ou à des événements politiques, comme Julie, que nous avons classée comme une « éternelle », et qui explique son passage à l'action militante par le résultat des élections présidentielles de 2001 qui a vu la gauche être devancée par l'extrême droite au premier tour.

LA DECROISSANCE VUE AU TRAVERS DES PRATIQUES DE CONSOMMATION

Nous avons passé beaucoup de temps à évoquer avec nos interlocuteurs la façon dont ils cherchent à réduire leur consommation matérielle et à « simplifier » leur vie. Il est impossible de trouver une pratique de consommation unique qui permettrait de distinguer clairement cette population d'une autre. Ainsi aucun de nos interviewés ne suit tous les conseils émanant des organes militants⁶ ; certaines personnes rencontrées possèdent une voiture, la télévision et mangent de la viande, tout en pouvant être qualifiées « d'objecteurs de croissance ». Ce qui caractérise cette population est qu'elle réfléchit sans arrêt à sa consommation et change peu à peu de façon volontariste son mode de vie. Certains vont commencer par économiser sur l'eau, d'autres par se passer de la voiture. Une fois un succès rencontré sur un aspect de leur

⁶ Casseurs de Pub a ainsi publié en 2005 les « 10 premiers conseils pour rentrer en résistance par la décroissance » qui sont les suivants ; 1 - Se libérer de la télévision ; 2 - Se libérer de l'automobile ; 3 - Refuser de prendre l'avion ; 4 - Se libérer du téléphone portable ; 5 - Boycoter la grande distribution ; 6 - Manger peu de viande ; 7 - Consommer local ; 8 - Se politiser ; 9 - Développement personnel ; 10 - Cohérence. Ce dernier point permet d'étendre la liste des actions à entreprendre au-delà de ces premiers conseils : « *Nous cherchons à tendre à plus de cohérence. C'est le gage de la crédibilité de nos discours. (...) Cette liste n'est bien sûr pas exhaustive. À vous de la compléter.* »

vie, ils s'attaquent à un autre progressant dans une forme de recherche ascétique (Cherrier et Murray, 2007 ; Shepherd, 2002). Les parcours d'engagement ne doivent donc pas se saisir uniquement en termes de prise de conscience ou de rapprochement des groupes « Décroissance » par lesquels nous avons contacté nos interviewés. L'engagement se manifeste au quotidien et un parcours peut également être dessiné en les suivant dans les diverses initiatives qu'ils ont peu à peu mises en œuvre sur tel ou tel aspect de leur vie. Il existe donc une dynamique commune mais des chemins particuliers. Au final, se dessine néanmoins un profil de consommateur qui, s'il n'est pas homogène, n'en est pas moins caractéristique.

On peut dresser un inventaire des tendances principales. Pour leurs achats récurrents, ils évitent d'aller au supermarché qui est le symbole des modes de production et de consommation qu'ils rejettent (accumulation de biens matériels, promotions omniprésentes, possession par une multinationale, exploitation des employés, absence de rapports humains, forte empreinte écologique...). Ils cuisinent chez eux et n'achètent pas de plats pré-préparés. Leurs produits verts proviennent de leur potager ou sont achetés localement, si possible bio et auprès d'une AMAP (Association pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne, cf. le chapitre de Claire Lamine dans cet ouvrage). Le reste est approvisionné auprès de boutiques bio (Biocoop principalement) ou de petites épiceries de quartier. Ils essayent de manger peu de viande et n'ont pas de congélateur.

En ce qui concerne les transports, ils privilégient le vélo, la marche à pied et les transports en commun. Un tiers de nos interviewés dispose d'une voiture qui est utilisée à contre-cœur⁷ quand ils ne peuvent faire autrement mais tous ne sont pas totalement opposés à la voiture⁸. Ils s'efforcent également de supprimer l'avion même si certains continuent à le prendre pour leur travail ou pour aller voir leur famille outre-atlantique, voire pour des voyages « exceptionnels ». Leurs loisirs sont mis en cohérence avec ces principes et ils tendent à privilégier des vacances en France, à la campagne ou à vélo.

Ils économisent l'eau, coupent le plus possible l'électricité. Ils trient leurs déchets (piles, papiers, plastiques, métaux et verre), comme de plus en plus de gens le font, mais ils cherchent également à composter leurs déchets verts, y compris ceux qui vivent en appartement. En ce qui concerne l'électronique, nos interviewés cherchent à en réduire l'importance, même si beaucoup ont la télévision (un peu moins de la moitié, mais ils la regardent peu) ainsi qu'un téléphone portable (plus de 60%).

⁷ « J'en ai pas une personnellement, mais j'en utilise une, parce que pour le travail je suis obligé. Ça fait partie des trucs qui me font chier, parce que j'en ai jamais eu, et j'espérais bien ne jamais en avoir. Il se trouve que je ne peux pas m'en passer pour mon travail. Mais en tout cas, mais très clairement, je n'utilise jamais ma voiture, ou alors excessivement rarement en dehors. » (Zacharie)

⁸ « J'ai des copains, par idéologie écologique ils n'ont pas le permis ! Et je leur dis « mais vous êtes débiles, parce que c'est utile des fois de prendre une voiture, faut quand même pas s'interdire de prendre une voiture, ce qui est important c'est de pas avoir de voiture individuelle. Mais la voiture collective, ça peut se justifier » (Xavier)

Pour les aménagements de la maison et leur habillement, ils cherchent à se contenter du strict nécessaire⁹ et à privilégier la récupération (friperies, vide-grenier), l'autoproduction et l'échange. Ces choix s'expliquent en partie par leur critique du recyclage comme fausse solution trouvée par le système capitaliste pour faire face à la question écologique tout en conservant son fonctionnement intact. Selon eux, pour conserver une dépendance des consommateurs à la consommation, il faut que les objets ne soient pas réparables, s'usent vite et se jettent. D'autres entreprises capitalistes sont ensuite payées pour recycler les biens. Ce système est considéré comme absurde : ne vaut-il pas mieux avoir des produits qui durent, qu'on répare, qu'on transmet, ce qui *in fine* consommera moins de ressources ?

La recherche de l'auto-production, très présente dans l'ensemble de leurs récits sous diverses formes (le bricolage, la confection d'un potager, la production de pain maison, de confitures, de conserves, de produits ménagers et de cosmétiques...), renvoie à une philosophie plus globale de la vie : idéalement, plutôt que de travailler dans des positions salariées insatisfaisantes pour s'offrir tel ou tel bien, mieux vaut consacrer du temps à les fabriquer. Les objecteurs de croissance préfèrent acheter le moins possible et faire eux-mêmes, ou échanger des services entre eux quand ils ne savent pas faire. Cette attitude renvoie aux analyses d'Ivan Illich (1973), souvent reprises dans la littérature décroissante, sur le temps que nous passons pour notre voiture (à la conduire, à travailler pour se l'offrir, à l'assurer, à l'alimenter, à l'entretenir, à payer les dégâts causés par les accidents de la route...) : si nous rapportons ce temps au nombre de kilomètres parcourus annuellement, nous n'allons pas plus vite qu'un piéton.

Ainsi, les « objecteurs de croissance » se différencient fortement des « consommateurs engagés ». En effet les formes de consommation engagée les plus nombreuses ne remettent pas en cause la société de consommation en tant que telle, mais tendent plutôt à défendre des valeurs au travers de pratiques de boycott¹⁰ ou de buycott¹¹ en utilisant la consommation comme une arme. Les objecteurs de croissance souhaitent quant à eux résister à la consommation (acheter le moins possible avant tout et pour ce qui reste nécessaire, uniquement dans des circuits non capitalistes). Notons cependant que quand ils ne peuvent faire autrement, les objecteurs de croissance sont des consommateurs extrêmement engagés. Tous n'ont pas adopté l'ensemble des pratiques énumérées. Tous cherchent en revanche à approfondir leur démarche, s'attaquant un à un à ces différents aspects de leur existence, suivant ce qui s'apparente à un processus ascétique de dépouillement et de reconfiguration de leurs désirs, afin d'atteindre ce que Pierre Rabhi appelle « la sobriété heureuse ». Le sens

⁹ « Je trouve que la façon de régler la contradiction c'est déjà, comme beaucoup de mes amis le disent, d'acheter moins quoi ! » (Julie)

¹⁰ À l'origine, le boycott est le choix de ne pas acheter des produits dont les conditions de production ne sont pas jugées justes.

¹¹ Le buycott se présente comme l'inverse du boycott. A travers son acte de consommation, le consommateur soutient et récompense activement des producteurs, des entreprises ou des distributeurs pour leur action jugée méritante.

qu'ils donnent à leurs pratiques de consommation se réduit d'ailleurs rarement à la seule dimension écologique, d'autres gains plus intimes, en termes de qualité de vie, de conquête de liberté ou de convivialité sont toujours associés. Zacharie explique ainsi ce que peut apporter le fait de ne pas prendre sa voiture: « *Il ne faut pas la prendre, – pas parce que ça pollue, bien que ce soit le cas – mais souvent parce que c'est bien plus intéressant, bien plus reposant de prendre d'autres moyens de transport, que ce soit le vélo, le bus, le train...* » Valentin exprime un sentiment identique quand il explique pourquoi il souhaiterait davantage se libérer de l'électronique : « *Avoir moins d'objets qui clignotent et qui font du bruit je pense que c'est vachement important pour avoir plus de temps. ... Et donc essayer d'en avoir moins c'est lié à plus de temps pour soi.* ». Quant à la recherche de l'auto-production, elle permet de nombreuses rencontres pour faire à plusieurs ou apprendre à faire, comme de goûter aux plaisirs du bricolage créatif et de l'expression de soi : « *Y'a le côté aussi artiste (...) le côté créateur en fait. C'est-à-dire tes fringues tu les fabriques toi-même ou tu les rafistoles toi-même. C'est toujours la même notion d'autonomie et de liberté, de pas être dans la conso mais dans la création...* » (Urbain).

Un autre trait caractéristique de nos interlocuteurs est qu'ils affrontent en permanence les contradictions qui existent entre leur souhait d'adopter les pratiques les plus soutenables et le mode de vie usuel de la société. Loin de fuir ces contradictions ou de les nier, ils ont décidé de s'y attaquer par étape. Ils assument le fait de vivre dans un compromis permanent qui est, en même temps, toujours pensé comme provisoire, comme une étape à franchir plus tard, quand on en aura le courage ou trouvé les moyens. La question du compromis est indissociable de celle du processus de marginalisation qu'ils ont l'impression de vivre au fur et à mesure qu'ils avancent dans la simplicité volontaire, en ne partageant pas les mêmes pratiques que celles attachées à leur milieu social (en termes d'origine familiale, de métier, ou de niveau d'études). L'éloignement des amis ou de la famille est toujours présenté comme une souffrance, voire comme le principal inconvénient de leur « conversion »: « *c'était une période, une période difficile (...) dans les relations amicales ! Donc ça a aussi distendu les liens. Mais ça pour moi ça a été – c'est la chose la plus difficile en fait. Je garde encore des relations avec mes amis, qui sont vraiment des gens qui m'étaient très chers... mais en même temps... y'a un gouffre entre nous maintenant.* » (Thomas) Pour éviter la coupure ou la stigmatisation, nos interlocuteurs sont attentifs à ne pas trop se marginaliser par leurs actes ou par leurs paroles. « *Le but n'est pas de se couper des autres, ce n'est pas comme ça que tu vas réussir à parler et à échanger. Parce que (...) tu vois tu plonges dans l'objection de croissance... tu te coupes d'une réalité aussi, (...) Et tu te rends compte que tu vas peut-être un peu trop loin à certains niveaux.* » (Zacharie)

Les choix de consommation, qui ont souvent été leurs premiers pas dans leurs parcours de décroissant, ne sont pas indépendants d'autres dimensions de leurs vies. C'est ce que nous allons regarder maintenant.

DU CHANGEMENT DES PRATIQUES DE CONSOMMATION A UNE TRANSFORMATION PLUS GLOBALE DE LEUR VIE

La décroissance propose de « travailler moins pour vivre mieux¹² ». Réduire ses besoins et donc ses dépenses va de pair avec une moindre dépendance par rapport au salaire, ce qui permet d'envisager de travailler moins. Une partie de ce temps salarié potentiellement libéré se trouve réinvesti dans l'autoproduction. La question du temps pour des activités librement choisies et autonomes est donc indissociable de cette réflexion. Toutes les personnes rencontrées, à l'exception de Fabienne (dont le mari travaille) et de Thomas (qui vient de retrouver un travail après une période au RMI) ont toujours travaillé. Elles ont aussi, malgré un certain niveau d'auto-production, toujours besoin d'une source de revenu. Le travail est pour certains une source de tension intérieure et de compromis difficile à vivre. Plus d'un quart des personnes rencontrées déclarent se sentir mal à l'aise avec leurs activités professionnelles, ou avec le travail en général. Le mal-être au travail n'étant pas l'apanage de cette population, ce sont ses raisons qui méritent d'être étudiées car elles s'articulent à leur engagement. Il s'agit principalement de personnes ayant choisi leur travail avant de s'intéresser à la décroissance¹³. « *Forcément tout ça, ça vous change de façon existentielle. (...) A un moment donné le travail ça touche de toute façon à tous les aspects de votre vie.* » (Aline). « *C'est vrai que les contradictions c'est... : dès que je me lève le matin, y'a une contradiction quand le réveil sonne* » (Patrick)

Ce malaise s'explique autant par la nature de l'activité que par les pratiques de consommation qu'elle implique. Ainsi Daphné explique qu'elle aime son travail, mais qu'il lui prend trop de temps (son employeur lui refuse le passage au 4/5^{ème}, qu'elle est obligée de s'y rendre en voiture, et que ce qu'elle y fait (de la formulation cosmétique dans un laboratoire, une activité futile au service de la société de consommation) n'est pas cohérent avec son idéal. D'après elle, elle ne pourra pas résoudre les autres contradictions de sa vie tant qu'elle n'aura pas quitté son travail, mais elle n'y arrive pas. Le sujet revient souvent dans l'entretien. Il en est de même pour Oscar pour qui prendre du temps pour faire autre chose que militer est une souffrance : « *Autant dans les années du début, (...) je voulais que ce ne soit qu'une passion, je ne voulais pas que ça me bouffe ma vie, (...) l'écologie. Autant (...) depuis un an à peu près, (...) vu tous les enjeux écolo qui se profilent, le temps que je passe à bosser dans autre chose, qui en plus ne me plaît pas, ben ça devient vraiment une souffrance* ». Kevin quant à lui a développé une critique très poussée du travail, des rapports monétaires, de l'État, et de la comptabilité nationale. Selon celle-ci, le travail tel qu'il est organisé dans notre société est au service de la « société de croissance », de la sur-production et de la sur-

¹² Le dossier spécial sur la décroissance » de Courrier International (n° 896 du 03/01/2008), avait choisi comme titre « Travailler moins pour gagner moins et vivre mieux ».

¹³ Quelques uns ont un travail qui est vécu comme cohérent tels Xavier et Urbain qui sont journalistes dans le domaine de la décroissance, Barbara qui est professeur des écoles, Monique qui est journaliste scientifique ou Edouard qui est animateur d'un Centre de Loisirs associé à l'Ecole (CLAE).

consommation. Il empêche les personnes de produire leur propre vie et les rend dépendantes des services marchands. Mais Kevin ne peut néanmoins pas échapper au travail car il a besoin d'argent: « *le problème c'est que si tu travailles, tu déprimes. Tu peux ne plus travailler, mais alors tu n'as pas d'argent et tu meurs vraiment !* ». Zacharie avance une explication : « *on est dans des sociétés où le progrès technique a fait tellement de progrès justement qu'on pourrait travailler moins ! (...). Mais, le truc logique c'est que pour te contrôler le travail c'est parfait.* » Pour d'autres, finalement assez nombreux, l'activité salariée est supportable, voire confortable, même si elle n'est pas totalement satisfaisante : « *c'est alimentaire comme on dit. C'est pas désagréable (...). Je le vis bien. Mais c'est vrai que ce n'est pas non plus hyper cohérent. Si j'avais l'énergie de reprendre tout à la base, peut-être que je ferais un boulot d'artisan, je me formerais, tu vois (...). Bon, mais j'ai femme, enfant... Mais c'est vrai qu'à y réfléchir, si j'avais 20 ans... je m'orienterais sûrement dans un métier plus cohérent par rapport à la décroissance quoi* » (William).

Nos interlocuteurs peuvent décider d'accepter le décalage entre leur idéal de vie et de société et la forme concrète prise par le travail. Ils peuvent apprendre à vivre dans ce qui reste vécu comme un compromis, ou bien chercher une reconversion professionnelle, ou encore l'arrêt du travail. Ces deux dernières options sont toutefois décrites comme difficiles à réaliser. Reste alors la solution du travail à temps partiel, adoptée par un petit quart des personnes rencontrées. Mais ce dernier ne résout pas toujours la contradiction soulevée lorsque l'activité professionnelle contredit les convictions de vie.

Le rapport à l'argent des objecteurs de croissance est lui aussi transformé par leur engagement. Leur mode de vie est source de nombreuses économies (absence d'achat de viande, traque des achats inutiles) qui leur permettent soit de vivre avec moins, soit de dégager un surplus monétaire. Cette vie « économe » peut être vécue en contradiction avec la démarche écologique ou, au contraire, comme une situation bienvenue¹⁴. Parfois cette association crée aussi une inquiétude sur les véritables motivations des acteurs, ce qui nous renvoie à leur réflexivité permanente sur leurs pratiques quotidiennes : « *Tu vois souvent je me suis posée la question décroissance et radinisme. Parce que parfois je me suis demandée si y'avait pas un côté radin chez moi...* » (Julie). Les marges de manœuvre financières qu'ils récupèrent par leur mode de vie permettent à la plupart de ne pas hésiter à payer plus cher pour acheter quelque chose qui a du sens pour eux (nourriture biologique, artisanat), ou pour trouver une alternative à l'avion¹⁵. Cela leur permet aussi de ne pas avoir envie de gagner plus. En revanche, les surplus dégagés font rarement l'objet de dons, un seul de nos interviewés ayant déclaré faire des dons assez conséquents. Le surplus est gardé pour soi dans

¹⁴ « *C'était vraiment chouette de découvrir que les modes de vie économique et écologique allaient de pair (...). parce qu'on pourrait se dire l'écologie c'est un truc de bobo, et en fait je trouve que pas tant que ça !* » (Urbain)

¹⁵ Le train est souvent beaucoup plus coûteux que l'avion.

l'optique d'une acquisition immobilière (cité 3 fois), de l'éducation des enfants (1 fois) ou dans la perspective d'un arrêt de travail (2 fois).

Le projet de la décroissance est de compenser par plus de liens la réduction du nombre de biens. Non seulement, le mode de vie nécessite pour fonctionner de nombreux échanges de services, de biens, une entraide, un partage, mais ceux-ci sont également conçus comme une source de convivialité et de sens. Le développement de l'autonomie vis-à-vis du système monétaire et marchand va de pair avec un accroissement choisi de l'interdépendance. Échanger avec des personnes vivant la même démarche est présenté comme un soutien indispensable face au « monde croissant ». « *C'est vrai que quand on entre dans ces alternatives-là on se rend compte qu'il faut du réseau (...) sinon on n'arrive pas à avancer, on reste bloqué...* » (Daphné).

Les personnes rencontrées sont donc extrêmement attachées à leurs relations. Comme le dit Sylvain, « *tout le monde rêve de trouver sa tribu* », surtout lorsque l'on se sent un peu marginal. Les milieux militants proches de la décroissance offrent cette convivialité recherchée : « *Donc tout à l'heure j'ai parlé d'une petite phase douloureuse au niveau des amis... Mais heureusement par le biais des militants(...) j'ai recomposé un cercle d'amitiés* » (Thomas). Ces nouveaux liens sont mis au service de l'approfondissement de leur engagement, car la confrontation de son mode de vie à celui des autres stimule : « *Ils ont plein de nouvelles idées pour faire des trucs. Par exemple, on a un composte d'appartement (...) C'est une cagette où y'a plein de vers et on met nos déchets végétaux dedans. Mais bon on n'a pas eu l'idée tout seuls* » (Valentin). Si ces réseaux sont relativement accueillants, des normes sociales qui peuvent s'avérer pesantes y circulent cependant. Ainsi, le même Valentin, qui apprécie la stimulation des réseaux militants nous dit aussi : « *De temps en temps je suis mal à l'aise par rapport à certaines personnes parce que j'ai une voiture ... moi j'ai des copains qui n'ont vraiment pas de voiture du tout* ». Ce milieu militant, parce qu'il est largement dédié à la transformation de la vie quotidienne, produit par définition une critique de celle-ci qui est plus ou moins facile à admettre. Comme dans les mouvements religieux, l'évitement de la dynamique sectaire passe par des formes d'acceptation des différences et des choix individuels, qui entrent bien sûr en tension avec l'objectif du mouvement. La valorisation du compromis dans les écrits militants¹⁶ peut être ainsi interprétée comme un garde-fou pour garder des réseaux ouverts et conviviaux qui sont d'ailleurs souvent considérés comme l'un des principaux avantages de l'engagement décroissant : « *c'est plus paisible... Je profite plus de moi-même. J'ai une vie sociale sûrement plus riche [par opposition à la vie classique en société] A priori la société, elle nous demande d'être des bons petits consommateurs, bien isolés les uns les autres, et pour acheter 10 fois la même connerie qu'on pourrait mutualiser* » (William).

¹⁶ Les derniers mots des 10 conseils de Casseurs de pub déjà cités sont ainsi : « *Évidemment, il n'est pas de mode de vie "pur" sur la Terre. Nous sommes tous dans le compromis et c'est bien ainsi.* »

Cette vie en réseau pour échanger des pratiques et faciliter leur mode de vie est indissociable d'une forme de militantisme. Ainsi, toutes les personnes rencontrées (sauf une) ont éprouvé le besoin de compléter leurs initiatives personnelles par des actions collectives militantes, politiques ou associatives, de façon régulière (18 personnes) ou non (7). Le sens qu'elles donnent d'ailleurs à certaines de leurs actions quotidiennes (comme les achats responsables ou le fait de parler de la décroissance) est également tourné vers les autres, les pratiques quotidiennes appartenant alors à un répertoire d'actions militantes plus large. Pour ceux qui ont des engagements réguliers, 8 sont engagés politiquement (Les Verts, Cap 21, Parti pour la décroissance), 6 participent à un groupe décroissance, 9 à d'autres organisations (promotion vélo, ATTAC, antinucléaire,...). Nous sommes de fait face à un échantillon surpolitisé avec plus de 40% des personnes rencontrées affiliées à un parti politique, ce qui dépasse de très loin les statistiques nationales (moins d'un centième de la population française adhère à un parti politique). Plus encore, toutes les personnes membres d'un parti se sont présentées aux dernières élections municipales. Cette surreprésentation s'explique peut-être par notre objet d'étude, la décroissance, qui associe les pratiques quotidiennes à une critique du fonctionnement de la société capitaliste, mais également par notre méthode de sélection des personnes rencontrées, via un appel à témoignage sur une liste militante. Certaines personnes interviewées ont d'ailleurs explicité ce biais en expliquant qu'elles avaient décidé de répondre pour propager leurs idées.

Une part des interviewés ont commencé par les actions collectives puis ont entrepris de mettre leur vie quotidienne en cohérence avec leurs idées. D'autres ont commencé par essayer de vivre simplement, puis nous disent avoir compris qu'ils devaient passer à une phase plus politique. Tous ont évoqué la limite de l'action individuelle pour faire évoluer la société. « *Nous, ça a été notre sentiment, qu'à un niveau individuel et familial on avait atteint nos limites.* » (Aline) « *La simplicité volontaire toute seule, ça me fait un peu chier. J'ai pas envie d'être tout seul dans mon coin, à dire que je ne vais pas avoir de téléphone portable, et que je vais prendre moins la voiture... tout ça pour que 99% des autres français continuent à prendre l'avion autant qu'ils veulent! Je trouve ça absurde.* » (Valentin). Tout comme il existe une dynamique d'engagement croissant dans les démarches de simplicité volontaire, le militantisme semble appeler le militantisme : « *Au début c'était juste avec les Verts. Et puis au fur et à mesure des prises de contacts je me suis aussi engagé dans d'autres assoc'. Et puis finalement y'a deux ans et demi, j'ai créé la mienne !* » (Oscar). Mais, certains des personnes rencontrées vivent également des dynamiques inverses avec des mises en retrait des actions collectives à certaines périodes de la vie. « *Moi je fais plus trop d'activisme. J'y arrive plus ; Je sais plus si ça marche* » (Kevin).

Les objecteurs de croissance sont investis dans des lieux multiples et appartiennent à une nébuleuse de petits groupes, souvent regroupés autour d'une cause donnée, mais qui ne comprennent pas seulement des objecteurs de croissance. Il n'existe pas non

plus un mouvement où ils se retrouveraient tous. Les appartenances sont labiles, chacun se construit son réseau, plus ou moins long.

CONCLUSION : QU'EST-CE QU'UN OBJECTEUR DE CROISSANCE ?

Nous avons mis en évidence certaines récurrences chez les personnes rencontrées, au sujet de leur trajectoire et motivations, de leur mode de vie (habitudes de consommation, militantisme), de leur vision du travail et de l'argent, de leur rapport aux autres. Mais nous avons également noté qu'il n'existait pas de critères précis et impératifs (comme être végétarien, ne pas avoir de voiture individuelle, ou travailler à temps partiel) qui permettent de dire avec certitude qu'une personne est un objecteur de croissance ou ne l'est pas.

Au terme de notre étude, nous définirons comme objecteur de croissance une personne qui :

- est consciente que ses gestes au quotidien ont un impact sur la planète et sur la société, et agit pour réduire cet impact,
- limite par choix sa consommation de biens matériels et cherche à pratiquer des formes de consommation conformes à ses idées quitte à se compliquer fortement la vie,
- a une réflexion, liée à une autre plus globale sur le fonctionnement de la société, sur son propre rapport au temps, au travail, à l'argent, aux autres, au-delà de la simple consommation de biens,
- montre une forte réflexivité sur son mode de vie orientée vers la recherche d'une cohérence croissance entre ses idées et la vie quotidienne, ce qui se traduit par une transformation progressive de l'ensemble des pratiques, non sans avoir l'impression de vivre en permanence dans le compromis et la contradiction,
- vit en relation avec d'autres personnes engagées dans la même démarche, ce qui est une source de soutien et d'entraide, sachant qu'une partie des pratiques adoptées supposent également la mise en commun et l'échange,
- se positionne en résistance à la société de consommation et participe de façon plus ou moins régulière à des actions collectives pour promouvoir un changement de société qui dépasse le changement individuel dans lequel elles sont engagées.

Ce travail montre également que de nombreux objecteurs de croissance ne sont pas des marginaux vivant en autarcie à la campagne loin de tout contact avec le « monde croissant ». Ce mouvement pour la décroissance attire de plus en plus l'attention en cette période de crise multidimensionnelle du capitalisme (la crise est à la fois économique, financière, sociale et écologique). Il permet d'en intégrer les différentes dimensions dans une critique cohérente et produit également des modes de vie aux traits innovants par rapport à ceux qui avaient été essayés dans les années 1970. Quoique tout aussi radicaux dans leur critique de la société de consommation, ils s'en distinguent par une dissociation du diagnostic et des solutions préconisées alors qui portaient essentiellement sur un retour à la terre ou le choix d'une vie communautaire.

Un travail complémentaire comparant ces pratiques qui sont en plein renouvellement et celles de leurs prédécesseurs permettrait de comprendre les filiations ainsi que la singularité historique du mouvement décroissantiste. Les parcours de ces personnes montrent enfin que ce ne sont pas seulement ou d'abord les arguments théoriques qui ont fait évoluer leurs habitudes, mais le témoignage concret d'autres personnes et leur insertion dans des réseaux d'échanges de pratiques.

BIBLIOGRAPHIE

- Aries P., 2005. *Décroissance ou barbarie..* Golias, Villeurbanne.
- Bertaux D., 2007. *Le récit de vie.* Armand Colin, Paris.
- Cherrier H., Murray J. B., 2007. Reflexive Dispossession and the Self: constructing a Processual Theory of Identity. *Consumption, Markets and Culture* 10, 1, 1-29
- Dobré M., 2002. *L'écologie au quotidien, Éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire.* L'harmattan, Paris.
- Dubuisson-Quellier S. 2009. *La consommation engagée.* Les Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris.
- Etzioni A., 1998. Voluntary Simplicity : Characterization, Select Psychological Implications, and Societal Consequences. *Journal of Economic Psychology* 19, 619-643
- Hurand A., 2008. *Comment vivre la décroissance dans une société de croissance ? Essai sur les objecteurs de croissance aujourd'hui en France, Mémoire de recherche HEC, (disponible sur www.hec.fr/amo)*
- Illich I., 1973, . *La convivialité.* Le Seuil, Paris.
- Lamine, C., 2011, *Les Amaps : de nouvelles formes de normalisation inéquitables ?* in Barrey S., Kessous E. (eds.), *Consommation et Environnement,* L'harmattan, Paris.
- Latouche, S., 2006. *Le pari de la décroissance.* Fayard, Paris.
- Marcuse H., 1968. *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'Idéologie de la société industrielle avancée.* Éditions de Minuit, Paris.
- Partant F., 1982. *La fin du développement. Naissance d'une alternative ?, Maspero/La découverte (réédition en poche, Babel),* Paris.
- Shaw D., Newholm T., 2002. Voluntary Simplicity and the Ethics of Consumption. *Psychology and Marketing.* 19, 2, 167-185.
- Shepherd N., 2002. Anarcho-environmentalists : Ascetics of Late Modernity, *Journal of Contemporary Ethnography,* 31, 2, 135-157.